

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jean-François Mattéi, (Éditeur), *La naissance de la raison en Grèce*. [Actes du Congrès de Nice, Mai 1987], Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 438 pages.

par Georges Leroux

Philosophiques, vol. 19, n° 1, 1992, p. 131-134.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027177ar>

DOI: 10.7202/027177ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

COMPTES RENDUS

Jean-François MATTÉI, (Éditeur), *La naissance de la raison en Grèce*. [Actes du Congrès de Nice, Mai 1987], Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 438 pages.

par Georges Leroux

Généalogie, archéologie de la raison: sur cette question quadrillée en tous sens, la philologie du vingtième siècle a fini par rejoindre les préoccupations philosophiques de ceux, plus nombreux qu'auparavant peut-être, que sollicite le destin de la rationalité moderne. Dans un premier moment, qui fut celui de la redécouverte du mythe comme pensée, la philologie, surtout allemande, attacha beaucoup d'importance à mesurer la continuité et la discontinuité entre les formes épiques et tragiques du mythe et la forme philosophique nouvelle. On pense ici aux livres importants de Werner Jaeger, de Hermann Fränkel et de Wilhelm Nestle: ces ouvrages étaient en quelque sorte fascinés par l'évidence. Si la raison grecque devait manifester une origine, ce ne pouvait être que dans une filiation aussi directe qu'éprouvée avec la pensée du mythe. Au-delà de ces premières formulations, l'origine se perd hors langage. Mais il était devenu impensable d'accentuer la coupure entre la mythologie et la philosophie. De ce présupposé, les travaux de Francis M. Cornford en Angleterre et de Pierre-Maxime Schuhl en France se firent l'écho en montrant tout ce que les concepts philosophiques devaient à leurs premières figurations mythiques. Le second moment important de cette philologie fut l'avènement de l'école sociologique française, représentée surtout par les grands travaux de Jean-Pierre Vernant et de Pierre Vidal-Naquet. Leur intuition était riche et profonde: la raison grecque constituait au premier chef, dans son développement comme dans ses formes les plus achevées, le modèle symbolique de l'expérience socio-politique. Cette approche donna lieu à un grand nombre de travaux et sa fécondité fut aussi réelle dans l'étude des textes philosophiques, en particulier Platon, que dans l'analyse du mythe grec. Le nom de Marcel Detienne se trouve au centre de cette entreprise, à laquelle il s'associa très rapidement.

Par l'une comme par l'autre entreprise de la philologie contemporaine, la question de l'origine de la raison fut délestée de son caractère abstrait et spéculatif. Il ne fut plus question de « miracle » grec, la

raison ne naissait pas de rien, son origine n'était radicale que pour ceux qui voulaient demeurer aveugles à la continuité, à la fois symbolique et socio-politique, de l'expérience grecque. En reprenant cette question, les participants du Congrès de Nice ont surtout contribué à montrer où nous en sommes de la démonstration des grandes hypothèses philologiques de notre siècle. Aucune, parmi la trentaine de contributions recueillies dans ce livre, ne cherche à se situer hors du paradigme philologique moderne; un grand nombre par contre le complètent sur des points importants, et notamment sur la question de l'interprétation à proprement parler philosophique du rapport *muthos-logos*. Mais cette interprétation paraît limitée par la difficulté actuelle de situer l'interprétation dans un cadre philosophique particulier (par exemple, dans la pensée de Heidegger). Dit autrement, aucun univers philosophique ne semble imposer son cadre à ces questions de l'origine, élargissant de la sorte les possibilités ouvertes à la philologie. Quelques unes enfin montrent le chemin que doit suivre désormais la philologie, en s'interrogeant sur la multiplicité des interprétations. On peut regretter l'absence dans ces actes de toute réflexion sur la philologie elle-même et sur sa contribution au développement de ces questions de généalogie: la philologie ne constitue pas seulement une science historique, elle s'attache à l'étude des conditions de l'interprétation et son rapport à l'histoire de la philosophie est d'autant plus irréductible que cette histoire cesse d'être commandée par un cadre particulier. Trop d'interprétations philosophiques de ces difficiles textes des origines prolifèrent en se répétant, sans élucider les conditions philologiques de leur propre production. L'histoire de l'interprétation contemporaine, que je n'ai fait qu'esquisser, montre cependant que ces conditions sont déterminantes.

L'éditeur a divisé cet ensemble très riche en cinq parties. D'abord, une partie consacrée à « Parole et raison: une généalogie commune ». On y trouve, entre autres, une réflexion intéressante de Rémi Brague sur les récits du commencement; le motif en est la structure originellement narrative de la causalité. Également dans cette partie, un travail de Luc Brisson sur le rôle de l'écriture; l'auteur s'y montre toujours aussi sensible à la discussion des problèmes posés par l'abandon de l'oralité. La deuxième partie est consacrée à la rationalité mathématique et technique; elle contient notamment une étude originale de Richard Bodeüs sur le jugement des Grecs des premières formes de civilisation. La troisième partie porte sur la théorie de la connaissance et le passage du *logos* à la *noësis*. Cette section est plus composite que les autres, mais on y trouvera une réflexion très riche de Jean Bollack sur les interprétations du *logos* d'Héraclite. Jean Bollack est certainement le meilleur spécialiste de cette méta-philologie, il vient encore de le montrer dans son remarquable travail sur *l'Œdipe roi* (Presses Universitaires de Lille, 1991) et son travail de systématisation herméneutique montre la voie de la philologie à venir. La quatrième partie est également assez composite et on regrettera de ne pas y

trouver plus de travaux inspirés des approches de Vernant et Vidal-Naquet: les rapports de la raison pratique et de la Cité, si on met de côté la contribution remarquable de Pierre Judet de la Combe sur les *Euménides*, méritaient d'être posés d'une manière qui tienne davantage compte d'une approche socio-politique. La cinquième et dernière partie est consacrée à la dialectique platonicienne, forme exemplaire et achevée de la rationalité. Toutes les contributions de cette partie mériteraient qu'on les présente. Livio Rossetti propose un travail sur l'importance des gestes de Socrate dans l'interprétation de la dialectique. La dramatisation de la raison est certainement un des thèmes les plus actifs dans la réinterprétation philosophique actuelle et Rossetti a raison de chercher à y réinscrire la question de l'éloquence gestuelle. Yvon Lafrance expose de front les critiques de la théorie des Idées qui empruntent leurs arguments à une forme de dénonciation de ses composantes mythiques ou archaïques; dans la mesure où il travaille à comparer des interprétations et à les objectiver, ce travail appartient aussi à la méta-philologie et il se situe sur un chemin très prometteur. La contribution de Stanley Rosen constitue une reprise de la question du statut de la poésie; il s'agit d'un texte assez personnel, qui évalue l'argument platonicien. On trouve ensuite un texte du regretté Henri Joly, à qui la publication de ces actes est dédiée; il s'agit d'une des contributions les plus neuves de ce recueil. Joly s'attache à analyser les opérations de classification et de prescription relatives aux étrangers chez Platon. La production de typologies et les discriminations auxquelles elles aboutissent ne sont-elles pas une des caractéristiques les plus récurrentes de la rationalité? Ne constituent-elles pas par ailleurs l'objet privilégié d'une étude des réseaux de rationalités, multiples et divergentes, qui se tiennent derrière l'exercice d'une rationalité grecque peut-être fictive? On retrouvera ici la richesse de perspective qui faisait de son livre *Le renversement platonicien* (Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1974), une des lectures les plus originales du logos platonicien. Charles Griswold et Francis Jacques proposent enfin des réflexions sur la raison dialogique.

On s'en voudrait de ne pas mentionner comment le responsable de la publication a voulu ouvrir et fermer ce recueil: l'ouverture a été confiée à Jean Grondin, qui propose une réflexion sur la renaissance de la raison grecque chez Kant. De la conception objective et théologique d'un ordre rationnel du cosmos, qui caractérisait la pensée grecque à la conception subjective et déthéologisée de la raison moderne, un développement qu'on peut interpréter comme une perte et une réduction a conduit au désespoir contemporain de la raison. Jean Grondin montre chez Kant plusieurs points de résistance à cette réduction moderniste et il fait voir comment cette résistance constitue un retour explicite à la conception grecque. Sur la question du fondement de la raison, sur celle de la vocation pratique de la rationalité et sur celle encore de la reconquête de l'idéal de la sagesse, Kant aura voulu recueillir l'héritage grec. Pierre Aubenque donne au

recueil son texte de conclusion; il s'agit d'une réflexion qui, en désamorçant l'idée même de naissance, cherche à montrer la conscience que les grecs avaient des limites intrinsèques de la rationalité. Ces limites sont inscrites dans le projet philosophique lui-même, tel qu'il s'accomplit dans la recherche de la causalité de l'essence, mais aussi tel qu'il se détermine par rapport à l'être fini. À ce projet, l'infini est destiné à échapper et il ne peut donc y avoir d'infinité de la recherche et du progrès, contrairement à ce qui se dispose dans l'ambition moderne du pensable. Le recueil se clôt donc sur ce qui dans l'interprétation de Heidegger permettait un clivage entre l'acceptation et le refus du thème grec de la raison: la position, diversement placée, d'une limite du *logos*.

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal

